

Le «Frontières du Comparatisme» de Anne Tomiche

Radhouan Ben Amara

Je ne peux que partager l'esprit et une grande partie du contenu de cette communication, avec ses perplexités et ses doutes. Je serais presque d'accord avec Anne Tomiche lorsqu'elle soutient qu'un grand nombre de comparatistes tendent à associer automatiquement littérature comparée et littérature européenne, que «l'apprentissage de la littérature européenne devient une école de vie, un institut de formation à la citoyenneté européenne». Tomiche nous prévient: «Il faut que la littérature comparée se garde de s'identifier à et par ses objets – qu'ils soient européens ou mondiaux – et de faire passer au second plan la réflexion sur ses méthodes». Nous ajouterions seulement que le risque de toute comparaison est qu'elle mène à la dérive de la hiérarchisation; ainsi, en comparant deux modèles, pourrions-nous avoir tendance à rechercher les carences ou les apports de l'un par rapport à l'autre. Une idée de confrontation à l'Autre prend alors le pas sur l'idéal de rencontre et d'échange. Et lorsque Anne Tomiche soutient implicitement que la littérature comparée ne peut en aucun cas (re)devenir la littérature européenne, elle insinue que la langue et la culture européennes sont des traductions aussi. On peut même porter la réflexion sur la question même de l'unité de la littérature européenne. Peut-on d'ailleurs utiliser le singulier? Et si tel est le cas, à quelle réalité renvoie l'idée d'une littérature européenne? On prend donc conscience de l'enjeu de la traduction dans la diffusion de la littérature européenne. «La traduction» nous dit Jean-Yves Masson, «est le fait pour une langue de s'emparer du bien des autres»¹.

¹Cfr. Hofmannsthal 1990.

Mais malheureusement, et de plus en plus, la traduction demeure terriblement inégalitaire, liée aux politiques culturelles des États dont les enjeux sont souvent plus politiques ou économiques que strictement culturels.

La communication de Tomiche soulève bien des questions explicites et implicites sur la «littérature européenne». Nous n'avons aucune prétention de fournir ici des réponses – question d'espace – à de telles questions; nous nous contentons de poser seulement quelques demandes: existe-t-il vraiment une littérature européenne? Est-il possible d'en faire un domaine d'étude intelligible? Existe-t-il quelque chose qui n'est pas l'Europe? Et c'est oui, est-ce une forme en opposition à tout ce qui n'est pas Europe? N'est-il pas dit que la culture ne crée pas seulement son organisation interne, mais aussi un type de désorganisation externe qui lui est propre? Parler de littérature européenne, n'impliquerait-il pas nécessairement pouvoir identifier, sur un plan translinguistique une sorte de grand *koinè* étendue sur une aire difficile à circonscrire? Où commence et où finit l'Europe? Les origines de Poe, par exemple, sont-elles vraiment suffisantes pour l'assimiler, et lui conférer un droit de cité sans réserves? Où devrions-nous loger un écrivain comme Salman Rushdie, ou comme Paul Celan? Ou mieux encore, l'écrivain algérien, Assia Djébar, devenue il y a quelques années, membre de l'Académie Française? «Existe-il des traits, des constances, des caractéristiques pertinentes qui nous permettent de fixer une ligne de démarcation et de distinguer ce qui en littérature ne peut être défini comme européen de ce qui n'est pas européen? Comment reconnaître comme étant européen un texte dont nous ignorons le nom de l'auteur? Et les frontières, après avoir été reconnues, à quelles fluctuations historiques sont-elles soumises? La littérature russe fait-elle partie de la littérature européenne?»². Quel serait alors le sort de l'univers homogène de la formalisation littéraire? Quelles frontières devrions-nous alors lui attribuer? La littérature européenne n'est-elle pas donc encore un objet fractal, quelque chose de multiple, de composite, une entité irrégulière? Si littérature

²Cfr. Lavagetto 2004: 121-273.

européenne il y a, elle ne devrait en aucun cas être une institution purement nationale.

Je n'ai aucune intention de reformuler davantage la thèse d'Anne Tomiche, mais je tiens à signaler quelques considérations qui pourraient déclencher un certain débat et contribuer à bien localiser ce qu'on entend vraiment par comparatisme constructif: l'esprit humain a eu toujours cette tendance à comparer, mais aussi à différencier. Pour le sens commun, comparer est un verbe bien éveillé: il anime et accompagne presque toujours l'œil du critique, parce que comparer signifie aussi discerner, établir des analogies, entrevoir des raisons, s'occuper non seulement des littératures et cultures européennes, mais surtout d'autres littératures, d'autres cultures, et d'autres langues. Aujourd'hui, nous constatons que la tendance n'est pas exactement orientée vers le comparatisme. La tendance est au repli, malgré les discours officiels affirmant le contraire. Il se pourrait que les institutions académiques défendent plus que jamais leurs champs clos et leurs protocoles. Pendant que se ferment les esprits, les identités nationales se crispent, recroquevillées sur leurs traditions, leur spécificité incomparable, leur indépassable authenticité. Évidemment, savoirs et pouvoirs marchent d'un pas semblable. Consigne commune: gardons les frontières! Abattons les transfuges! Éliminons les vagabonds et les Roms! Ce sont aujourd'hui des ordres confidentiels, classés "secret défense". Les perspectives merveilleuses esquissées par les rencontres entre cultures, grands brassages de musique et de styles, hybridations mirifiques des méthodes, interfécondation des connaissances, alors que le bon peuple s'ébaubit de mirages cosmopolites: chacun chez soi! Et les comparatistes? Aujourd'hui des pelés; nomades errant d'une terre à l'autre, ils plantent leur tente un soir ici, un autre ailleurs. Il est très souvent dit qu'on «ne peut comparer que ce qui est comparable!». Quelle absurdité! Et pourtant cet adage est bien répété par des historiens, des auteurs sérieux, connus et reconnus, estimables et respectables! Même s'il s'agit de comparer, c'est toujours sur la base «Nous avons... Ils ont» signalant que le second terme désigne la Nation d'en face et qu'il soit entendu

que «Nous» avons reçu en partage la meilleure part³. «On ne peut comparer que ce qui est comparable», doit surtout nous amener à comprendre que l'exercice comparatiste exige de travailler ensemble, qu'il invite à monnayer les catégories du sens commun, à construire des comparables qui ne sont jamais immédiatement donnés et qui ne visent nullement à établir des typologies non plus qu'à dresser des morphologies. Est-ce cela la comparaison ouverte? Et je dirais même que soutenir par exemple, que la Grèce est incomparable est une pure illusion. Si la Grèce a été déclarée «incomparable», c'est sous la pression des Nationaux impatients de se réserver l'héritage de Platon, d'Homère et de l'Occident en supplément. Il est donc impossible de construire des comparables sans expérimenter; le comparatisme expérimentateur se donne ainsi la liberté et le plaisir de démontrer et de remonter des logiques partielles de pensée. Il s'agit donc de voir ce qui se passe partout et dans tous les ailleurs, réagir et secouer les fondements, pour découvrir un aspect inaperçue, un angle insolite, une propriété cachée, sans avoir peur de bousculer l'histoire ou même de se moquer de la chronologie. Comparatiste est donc celui qui différencie, ouvre, invente, croise, éclaire et déconcerte les cultures, contre celui qui sacralise, fige, enferme, sépare, assimile, et engloutit. Ce type de recherche sur le comparatisme est aujourd'hui plus ou moins négligé. Rien aujourd'hui, dans les sciences humaines, ne peut avancer vraiment sans les aventures de nos «passeurs de frontières»: leur travail est fort risqué, et nous le voyons tous les jours; ce qui se compare bien, ne se voit pas clairement. En effet, le comparable, ne constitue pas une donnée de départ; au contraire, il apparaît au terme d'un processus. Comparer, c'est inventer, presque à tâtons, par essais et erreurs. Le geste suppose, évidemment, de ne pas savoir d'avance ce qu'on cherche, ni *a fortiori* ce qu'on va trouver. L'aventure consiste à se laisser mettre en cause par ce qu'on découvre. Il y a tout un menu: s'apprêter à être déconcerté par les tournures d'esprits étrangers, accepter de voir ses propres évidences éclairées autrement. Prendre la mesure du fait que nos références – les Grecs, le classicisme, la raison,

³Cfr. Etienne 2000.

la démocratie, par exemple – ne sont que quelques possibilités parmi une foule d'autres, les unes très dissemblables et certaines fort parentes. Le comparatisme doit interroger les cultures les unes par les autres, afin de dégager peu à peu des processus de pensée, des «plaques de cohérences. «Le comparatiste», en l'occurrence, n'est pas un individu isolé; "c'est un groupe – atelier, collectif" – où viennent se conjuguer et se confronter des compétences complémentaires - un helléniste, un indianiste, un arabiste, un sinologue, etc. (*ibid.*). Mais après tout, à quoi bon comparer? Cette question repousse partout, et surtout dans les départements des *Cultural Studies*, des littératures comparées et des théories de la traduction, jusqu'à devenir une maladie: tout le monde rêve d'un terrain pour une histoire comparative, mais laquelle, et comparative à quoi, et dans quelle perspective, et pour quel but? Qui doit trancher et décider des comparaisons? Seuls les comparatistes européens? Est-ce une histoire de la recherche des similitudes est condition au vrai de toute science sociale? Et si les contextes sont toujours négligés, que doit-on comparer? Comparer ce qui est comparable? Peut-on arracher les préjugés? Alors, allons-y! Oui, comparons! Mais comparons, non pour trouver ou imposer des lois générales qui nous expliqueraient enfin la variabilité des inventions culturelles de l'espace humaine, le comment et le pourquoi des variables et des constantes. On ne peut en aucun cas prendre un objet déjà tout constitué, armé, et le rapprocher tel quel, de manière compulsive, d'un objet censément similaire, aperçu de l'autre côté de la planète ou d'une autre frontière. Le comparatisme n'est pas un «transfert d'objets». Il faut bien privilégier la connaissance intellectuelle, celle des autres, de l'ailleurs ou du passé. Combien l'obstacle majeur à l'exercice comparatiste se loge dans le fait national, dans «l'épaisseur du fait national!» La valeur éthique de l'activité comparatiste doit surtout mettre en perspective les valeurs et les choix de la société à laquelle on appartient, même si on était conduit à vivre dans un autre ailleurs, un autre espace, jusqu'à en devenir le résident, plus ou moins assimilé, accepté ou acculturé. L'activité comparatiste consiste aussi à ouvrir des champs, créer des passages, des passerelles, mettre en rapport les différences. Libre à chacun de cultiver son choix

et l'approfondir, qu'il soit celui d'un territoire, d'un paysage, d'une nation. Comprendre plusieurs cultures comme elles se sont comprises elles-mêmes, ensuite les comprendre entre elles; reconnaître les différences construites, en les faisant jouer les unes en regard des autres pour apprendre à vivre avec les autres, tous les autres des autres. C'est la seule manière d'aller – comme disait Tzvetan Todorov – vers le nécessaire détachement de soi et la juste connaissance des faits sociaux (Todorov 1989: 109). Les diverses interrogations sur le comparable, le comparant et le comparatiste nous mènent à nous interroger sur le champ, le territoire et aussi sur l'anxiété et même sur la crise de la littérature comparée comme discipline. La littérature comparée, en ceci qu'elle propose de penser le fait littéraire dans sa globalité, sa mondialité, doit apporter une idéale réponse à ce temps lui-même placé sous le signe de la globalisation et de la mondialisation; il faudrait une réorientation épistémologique de la discipline comparatiste. En d'autres termes, il faut bien envisager le comparatisme sous son angle politique, sinon déontologique: le comparatisme peut donc asseoir la valeur d'étranger, comme corollaire essentiel de la diversité des langues et de leur coexistence, à la fois historique et géographique. Ne jamais occulter l'étrangeté, ou mieux, l'étranger, qui tendrait à prouver que le monde de la comparée, devient un vaste village planétaire dans lequel les spécificités locales seraient arasées, au profit d'une marchandisation des humanités. Et c'est pour cette raison que la littérature comparée est censée fonder une "poétique du peuple" et une "poétique de l'altérité." Le comparée est avant tout contextualisation, donc il faut militer pour une recherche comparatiste en "poétique comparée" qui sortirait de sa camisole européo-centrée. Renouer donc avec l'experimentalité créatrice de la dimension esthétique dont les principes sont celui de la "latéralité", selon lequel il n'y a pas de "texte source", et le principe "fédérateur du sens" qui postule "l'impossibilité d'une altérité radicale dans les affaires humaines"⁶.

⁶ Cfr. Prendergast 2004.

Je dirais de la littérature comparée ce que Sartre a dit de l'existentialisme: qu'elle devrait être un nouvel humanisme. La littérature comparée ne doit pas être réductible à la comparaison littéraire, encore moins à la pratique des parallèles; la tâche du comparatisme serait donc de nous orienter dans un concert de voix discordants. Et si on parle de dimension polyculturelle dans le comparatisme, cela veut dire qu'on ne peut rien construire, rien comparer dans l'ignorance des règles propres à chaque culture nationale. Donc pour qu'on puisse parler de littérature comparée, ne faudrait-il pas parler plutôt de «littérature différenciée?». N'est-il pas vrai qu'une grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui «littérature comparée» ressort de la marginalisation, de l'exclusion sociale et ethnique? George Steiner a bien mis en évidence que la littérature comparée «porte en elle-même les virtuosités et la tristesse d'un certain exil, d'une diaspora intérieure» (Steiner 1996: 143). Cette littérature doit s'annoncer comme une pensée voyageuse et nomade qui s'accomplit par fragments, c'est-à-dire par affirmations séparées et exigeant la séparation. Quelle est après tout la valeur que contient la comparaison? Qui peut définir une culture pour pouvoir la comparer à une autre? Ne voit-on pas que la culture a été très souvent utilisée non pas comme un terme coopératif ou communautaire, mais comme un terme d'exclusion? Une littérature comparée doit à mon avis s'éloigner de toute culture universaliste car c'est l'idéologie universaliste qui est à la source de tous nos maux; responsable du colonialisme et de l'impérialisme. C'est dans ce contexte de doute généralisé que s'élabore tout un ensemble d'interprétations revenant sur la relation intellectuelle et littéraire de l'Europe aux autres cultures, et singulièrement aux pays colonisés. C'est ainsi que s'est engagée et depuis bien longtemps une certaine réflexion concernant le regard littéraire posé par les Européens sur les autres civilisations. Par exemple, l'assimilation de l'Afrique à la folie⁸. Faut-il signaler que cette assimilation de l'Afrique à la folie est-elle d'abord révélatrice d'une

⁸Cfr. Mouralis 1993.

attitude réductrice qui vise à caractériser l'Africain sur un mode négatif en le privant de cet attribut qu'est la raison et qui est censé être le lot de l'homme blanc? Sartre aussi dans *Orphée noir*, simple introduction qui eut le retentissement mondial que l'on sait, décrit ainsi l'arrogance, vouée à sa perte par la vertu de la poésie antillaise et africaine, d'une Europe habituée à monologuer sur les autres cultures:

car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie, il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale... Si nous voulons faire craquer cette finitude qui nous emprisonne, nous ne pouvons plus compter sur les privilèges de notre race, de notre couleur, de nos techniques. (Sartre 1948: 9).

L'introduction tout entière de Sartre, décrit la surprise d'un monde blanc, l'Europe, voire l'Occident, convié à mesurer l'inanité de son soliloque, d'autant plus fortement que des voix étrangères lui contestent le monopole énonciatif qu'il s'arrogeait depuis si longtemps. C'est bien cela le regard comparatiste européen sur l'autre? Ce regard qu' Aimé Césaire appelle une «omniscience doublée d'une naïveté»: une culture qui parle et des cultures qui sont parlées. Ce n'est pas la piste à suivre dans notre recherche comparatiste. En effet, dans la mesure où on s'appuie à dénicher de manière critique ce qui est semblable dans la différence apparente et ce qui est différent et opposé dans l'uniformité apparente, l'analyse des réalités sociales peut déboucher sur des pratiques sociales unitaires axées, d'une part, sur l'organisation de toutes les forces disponibles autour de la construction d'une identité commune, et, d'autre part, sur l'intégration des différences entre tous les acteurs sociaux susceptibles de participer démocratiquement et librement à cette construction comparatiste.

La littérature comparée doit à mon avis s'entendre comme une littérature de non-catégorie, une littérature de dépaysement et d'orphelinat, sans aucune rive, refusant les frontières linguistiques et/ou culturelles; une littérature ouverte à toutes les littératures du

monde, une littérature d'échange constant qui puisse déterminer la constitution d'un vaste système de ramifications et d'interactions; elle ne doit pas s'identifier à une théorie, mais doit opter pour un espace, un désert où la réflexion théorique se distance, s'objectivise et s'universalise dans la différenciation. Voir, appréhender, comprendre, c'est donc saisir immédiatement à distance; à distance et par la distance, comme moyen d'immédiation et de médiation. Et comme comparatistes, nous devons célébrer l'expérience du discordant et du discontinu, la parole différenciée, c'est-à-dire la parole du détour, inquiétante, qui porte en elle-même la différence du parler; une parole qui voile pour dévoiler, juste comme le rêve qui révèle en revoulant. La *distance* nous investit et nous fait toucher à la chose grâce à cet intervalle qui nous désencombre, l'intervalle de la duplicité de la révélation: la figure de la chose, du vers et de la poésie, qui est errements sans erreur et détour sans digression. Il faut aussi *dénationaliser* la littérature, ce qui signifie représenter une lecture qui lutte contre la violence et les exclusions des littératures mineures. Dénationaliser ne veut pas dire abolir les différences, mais abolir le mythe de l'identité. Notre identité ne peut être en aucun cas un destin, car aucun texte ne peut se démettre aisément du travail mythique qui le suppose et le traverse. Dans le microcosme comparatiste, comme le prouve l'histoire de l'Europe de l'Est, se lisent les craintes et les espérances, les haines et les amours des peuples, les soubresauts politiques, et même les élans religieux des États et des civilisations. Nous aurions donc besoin nous comparatistes - d'une autre lecture, d'une autre écriture; celle des *ailleurs*, des arrière-pays, celle formulée par John Gardner: «there are only two plots in all literature. You go on a journey or a stranger comes to town». Parce qu'il est source de dépaysement intime, l'ailleurs autorise la tension d'une confrontation avec l'inconnu à laquelle est fréquemment attribuée une valeur initiatique. On a besoin donc d'être rapporté dans un mouvement neutre où le rapport doit être réduit non au comparé, mais au différencié. L'autre n'est pas à comparer, puisqu'il est toujours Autre. Peut-on comparer l'autre au même? Comparer serait effacer le départ, déraciner le paysage, dévaster le désert, abimer le lieu, tracer les

frontières, interrompre la marche des origines qui doivent être croisées et entrecroisées. Comparer c'est annuler l'ouverture et l'étrangement, exclure le familier, chasser l'éther vers la mer, irriter mer, terre et soleil. Compare c'est nier l'exil, la diaspora, la sortie, l'alliance, l'origine et l'horizon. Comparer c'est considérer que toute langue n'est rien d'autre qu'entremetteuse. Peut-on comparer une langue qui s'écrit de gauche à droite à une autre qui s'écrit de droite à gauche? Équilibre pour les sémites, déséquilibre pour les indo-européens!

La modernité littéraire n'est pas un produit exclusivement européen. Les vraies modernités sont à retrouver *ailleurs*. La vraie littérature – comme disait Khatibi – se trouve dans cette «marge en éveil». Dans la perspective d'une littérature comparée de longue durée, les *ailleurs* de l'Europe par exemple ne doivent pas être le produit de ces gestes obscurs par lesquelles la culture européenne isole et investit ce qui constitue pour elle l'extérieur; déchirement premier où elle vient se désigner en nommant sa limite. Le mal du comparatisme c'est la continuité; écrire n'est pas la continuité; c'est ce mouvement qui peut laisser intervenir l'interruption comme sens et la rupture comme forme. L'interruption – comme disait Blanchot – est nécessaire à toute suite de paroles; l'intermittence rend possible le devenir; la discontinuité est essentielle, puisqu'elle promet l'échange. S'interrompre pour s'entendre (Blanchot 1969: 107-108). Faire du comparatisme constructif, signifie inciter à la découverte, à la création, et au risque aussi: empêcher que chacun reste chez soi; préférer les aléas des croisements – *root-crossing* – à la stabilité des racines; choisir l'inconfort de l'imprévisible; franchir les clôtures; tenter de construire de nouvelles pensées, et y prendre plaisir; se méfier de l'histoire, récusant implicitement toute complicité avec ceux qui admettaient l'évidence d'un partage initial entre sociétés dotées de «conscience historique» et sociétés qui en seraient dépourvues. Sur ce dernier point, nous refusons ce partage absolu, tracé par le jugement d'une histoire occidentale et qui ne doit rien à l'analyse comparative. Il n'y a pas de corrélation étroite entre culture et régime d'historicité. L'identité n'est ni une donnée première, ni un état permanent. La distance ne crée pas la comparaison, mais c'est la différence et l'intervalle qui eux

permettent le rapport direct, le rapport de lumière où on peut tenir et entretenir. Philosopher serait donc s'entretenir avec l'inconnu, l'étranger; apprendre à traduire, parce que traduire, c'est penser, et penser, c'est traduire. Cela est si vrai que l'absence d'une telle «épreuve de l'étranger» se fait sentir dans l'uniformisation actuelle de la pensée, dont témoignent la multiplication des pseudo-grands débats et l'émergence d'une sorte de «philosophie internationale», aux catégories standard, aussi aseptisée et insipide que la cuisine du même nom.

Bibliographie

- Blanchot, Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
- Etienne, Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000.
- Hofmannsthal, Hugo, *Avant le jour*, Ed. Jean-Yves Masson, Paris, Editions de la Différence, collection orphée, 51, 1990.
- Lavagetto, Mario, "Dans le brouillard, les bibliothèques: Réflexions sur la littérature comparée", *Revue littéraire comparée*, 311: 3 (2004): 121-273.
- Mouralis, Bernard, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993.
- Prendergast, Christopher (ed.), *Debating World Literatures*, London, Verso, 2004.
- Sartre, Jean Paul, "Orphée noir. Introduction à Léopold Sédar Senghor", *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, Puf, 1948.
- Steiner, George, *No Passion Spent. Essays 1978-1996*, London/Boston, Faber & Faber, 1996.
- Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion Française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.

L'auteur

Radhouan Ben Amara

Ricercatore di Lingua inglese e traduzione all'Università di Cagliari. Ha pubblicato vari libri fra cui: *The Fragmentation of the Proper Name and the Crisis of Degree in King Lear*, Munster, Verlag, 1991; *Tradition, Traduction et Interprétation en Orient et en Occident*, Cagliari, CUEC, 1997; *The Desert in Travel Writing*, Cagliari, Edizioni AV, 2006; *Language and its Discontents. Essays on Speech, Writing, Grammar*

& Meaning, Roma, Aracne, 2008; *Language and Cultural Translation. An Exile & a Permanent Errance*, Roma, Aracne, 2009.

Email: radhouan@unica.it

L'article

Data invio: 30/09/2010

Data accettazione: 20/10/2010

Data pubblicazione: 30/05/2011

Comment citer cet article

Ben Amara, Radhouan, "Le «Frontières du Comparatisme» de Anne Tomiche", *Between*, I.1 (2011), <http://www.between-journal.it/>